

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Cook et Simons.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

De 11 août 1909. Thermomètre de E. Claudet, Opticien, Successeur de E. & L. Claudet, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Les conquêtes de l'air.

Elles ne se comptent bientôt plus, les conquêtes de l'air, tant il y en a de nos jours; et c'est en France qu'elles sont nombreuses et éclatantes. C'est là bas que l'aviation fait les plus grands progrès; c'est là bas que les savants se livrent à un incessant travail pour que la nature leur livre le secret qui leur permettra de se soustraire à certaines de ses lois; labor impetrans mania vincit.

Depuis que la navigation aérienne absorbe tant l'attention mondiale, il n'est pas de jour que nous n'apprenions qu'à différentes époques il s'est trouvé des esprits assez clairvoyants pour prédire que l'aviation ouvrirait un vaste champ d'études aux gens ayant la boussole des inventions, aux novateurs. Shakespear, dit-on, avait prévu "le plus lourd que l'air", l'aéroplane; et, coïncidence singulière, c'est tout près de la falaise de Shakespeare, à Douvres que Blériot toucha terre.

Léonard de Vinci, génie universel, avait, lui aussi, au siècle auparavant, prévu bien plus nettement encore la navigation aérienne. Dans ses écrits, il parle fréquemment de la possibilité pour l'homme de s'élever dans les airs au moyen de machines tenues en équilibre contre l'impulsion des vents, et il fabrique même des oiseaux mécaniques qui réalisaient de beaux vols.

Diminuer de Morsloyky, dans sa Résurrection des Dieux, où il met en scène, le grand Vinci à pas manqué de mentionner son effort pour réaliser l'homme-oiseau.

l'air, vainqueur de toutes les limites et de toutes les pesanteurs; le fils de l'homme, dans sa gloire et dans sa force; le grand aigle volant, avec des ailes géantes, blanches et brillantes comme la neige dans l'azur du ciel.

Et son âme se remplit d'une joie semblable à de l'effroi. Quatre siècles écoulés, c'est dans cette France où Léonard alla mourir, appelé par François Ier qui lui écrivait: "Viens, je t'étofferai dans l'or"; c'est par un fils de cette France que le rêve de Vinci s'est réalisé.

Les succès de l'aviation étaient donc prévus, prédits; et ce qui, désormais, précéderait les inventeurs, ce sera de faire de l'aviation une science utile. Pourquoi ne verrions-nous pas franchir les espaces avec autant de sécurité et de facilité que nous voyons franchir les mers? Avant l'application de la vapeur, la navigation n'était-elle pas à son enfance? Entre les caravelles de Colomb et les transatlantiques de nos jours la différence est grande: l'évolution dans la construction navale s'est faite lentement, il est vrai, mais sûrement; et nous ne devons pas nous attendre à l'avenir de cette science nouvelle au développement de laquelle travaillent de si grandes et si nombreuses et si supérieures intelligences.

N'est-ce pas hier encore qu'un Français, du nom de Spelterine, avec trois compagnons, partait de Chamoni et s'élevait dans un aérostat de son invention, à des hauteurs infinies, passant par dessus les Alpes et les sommets les plus hauts, Mont Blanc, Aiguille de Dieu, Aiguille Verte.

Le Sirius est le nom de ballon de M. Spelterine, ballon dont le record fera le sujet d'une page intéressante quand s'écrira l'histoire des conquêtes de l'air.

"ECCE HOMO"

Ce livre est le dernier ouvrage de Nietzsche. Commencé en octobre 1888, après la formidable période de production d'où sortirent le "Cas Wagner", le "Crépuscule des Idoles", les "Dithyrambes à Dionysos" et l'"Antichrist", il fut achevé en moins de trois semaines. Peu de temps après, la ruine de l'écrivain s'abattit dans la folie. Rien, dans le volume, ne pouvait faire pressentir cette prochaine décadence; c'est au contraire l'un des plus beaux livres de Nietzsche et l'un des plus curieux. L'auteur s'analyse et se commente lui-même dans ces quatre chapitres: "Pourquoi je suis si sage... Pourquoi je suis si malin... Pourquoi j'écris de si bons livres... Pourquoi je suis une fatalité..."

Jamais il n'a proclamé plus haut sa haine de l'Allemagne et son amour de la civilisation française. Les Allemands, dit-il, depuis Fichte, Schopenhauer, Hegel jusqu'à Kant et Leibnitz, ne sont que des faux monnaieurs inconscients et des "faiseurs de voiles". Ils n'ont pas traversé, comme les Français, un dix-septième siècle de sévères examens de soi-même.

Un La Rochefoucauld, un Descartes sont cent fois supérieurs en loyalisme aux premiers d'entre eux. Les Allemands n'ont jamais eu de psychologues; or, la psychologie est la mesure de la "propriété" d'une race. Wagner et quelques artistes sont les seuls vrais Allemands près de qui Nietzsche se vit vivre. Les autres personnes de haute culture qu'il a rencontrées en Allemagne étaient d'origine française, telle "Mme Cosima Wagner, la voix la plus autorisée en matière de goût qu'il ait jamais entendue". Et il chante son admiration pour Pascal, Montaigne, Molière, Racine, son enthousiasme pour Mé-

rimée et Stendhal; il dit son estime pour Bourget, Loti, Gyp, Melville, Anatole France. Le maître et Maupassant. Nietzsche avait prévu que l'Ecce Homo serait peu goûté en Allemagne. Un tirage de 1000 exemplaires lui paraissait suffisant, tandis qu'il comptait en France sur 40,000 lecteurs, peut-être 50,000.

L'Ecce Homo n'a été publié en Allemagne que vingt ans après la mort de l'auteur, dans une édition de luxe, à tirage restreint et déjà épuisé. M. Henri Albert, l'éminent traducteur des œuvres complètes de Nietzsche, en publie aujourd'hui l'édition française. Il répond ainsi au vœu de l'écrivain qui, méconnu dans sa patrie, "le pays plat de l'Europe", demandait la consécration de son génie "au monde civilisé".

JOURNAL D'UN COMEDIEN.

Dans sa haute bienveillance, soucieux de tout ce qui touche à sa gloire ou aux intérêts du monde littéraire et artistique, le roi Edouard VII vient d'anoblir un comédien d'une incontestable valeur. J'ai nommé M. Berthoullier. D'jà la reine Victoria avait elle-même accordé cette inappréciable faveur au regretté sir Henry Irving, que la correction, l'élégance d'un talent très personnel, désignait particulièrement à la faveur royale.

Mon grand ami et camarade Sonnetthal, docteur de la succession au Théâtre Impérial de la Burg de Meurthe longtemps ouverte, avait reçu de François-Joseph, avec sa Couronne de fer, le titre de baron.

Pour les comédiens, ces distinctions sont d'autant plus appréciables, qu'elles marquent la fin d'un préjugé qui pesa longtemps et lourdement sur les représentants de l'art dramatique; et l'on demeure surpris en songeant qu'un esprit aussi grand que celui de Napoléon, ait hésité, malgré son admiration et son amitié pour Talma, à lui conférer le ruban de la Légion d'honneur.

M. Berthoullier, et je le sais de reste, qu'à cette époque, pour beaucoup, une semblable mesure eût paru une sorte de dérogation, bien que la pensée primordiale de l'Empereur ait été, en fondant notre ordre national, de récompenser tout ce qui contribuait à la gloire de la France, non seulement par la valeur militaire, mais encore par la science, le mérite personnel, les lettres et les arts.

Le progrès a marché, et il est plus que probable qu'à cette heure Talma serait décoré de la Légion d'honneur, sans se croire obligé de léguer à son pays autre chose que le souvenir illustre du plus merveilleux tragédien de son siècle.

Puisque j'écris ici la prestigieuse mémoire de ce continuéur de Rocius, il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur de connaître quelques traits de ce caractère empreint de douceur, de charité.

Sous le premier Empire, la Comédie-Française possédait deux sœurs à la livrée impériale, qui, la hallebarde en main, se tenaient, l'un côté cour, l'autre côté jardin. Ces sœurs ont disparu, avec bien d'autres choses, hélas! Mais je me souviens parfaitement d'avoir vu figurer sur un état de dépenses de l'époque: "Dix francs pour le renouvellement des faux mollets du suisse" "cent de faux mollets du suisse" "cent de jardin".

Un soir, que l'on donnait "Britannicus", un de ces deux fidèles gardiens, ayant aperçu un homme qui semblait vouloir se dissimuler derrière la draperie du manteau d'Arlequin, lui demanda ce qu'il faisait là?

"C'est M. Talma qui m'a autorisé", répondit l'inconnu. "Ah! c'est M. Talma? reprit le suisse, c'est bien, nous allons voir cela quand M. Talma sortira de sa loge." A ce moment même, Néron parut, descendant les quelques marches qui conduisaient à la scène. Après avoir, sous le second Empire, servi de salon de toilette à l'impératrice Eugénie, ce petit local est devenu le cabinet de travail de service.

—Je pense, sire, que c'est une idée géniale que je vais mettre en pratique, la première fois que je jouerai "Britannicus".

—La pièce est-elle au répertoire, cette semaine?

—Non, sire, nous la donnons lundi prochain.

—J'assisterai à la représentation... Adieu, Talma, je suis toujours heureux de vous voir et de vous entendre.

Le lundi suivant, au moment où Talma venait d'interpréter fidèlement l'indication de l'Empereur, on entendit, dans la loge impériale, une voix s'écrier: "Il n'y a pas de comparaison... c'est superbe."

"C'était Napoléon qui, satisfait de l'effet obtenu grâce à ses conseils—applaudissait "son élève". Un matin que Talma avait obtenu audience aux Tuileries, une fois en présence de l'Empereur: "Que désirez-vous, Talma? dit Napoléon."

"Je viens solliciter de Votre Majesté la faveur d'un congé." "Un congé? dit l'Empereur avec un accent de profonde surprise, et pourquoi un congé?" "Je suis fatigué, sire."

"Fatigué?... Et moi donc? Non, Talma, cela est impossible; quand l'Empereur est à Paris, Talma doit y être... d'ailleurs, j'attends du monde." "J'attends du monde, c'est-à-dire quelques souverains, quelques princes... j'attends du monde est tout un poème."

"Non, Talma, reprit Napoléon, vous ne me dites pas la vérité, il y a autre chose... parlez sans détour... je vous y autorise..." "Je le veux..." "Et bien! sire, il existe, à Brunoy, une petite propriété, une souriante maison où je serais heureux de vivre, quand pour moi aura sonné l'heure de la retraite, mais pour me rendre acquiescent, il me faudrait ce que je n'ai pas... il se présente une occasion, en m'offrant de donner, à Lyon, quelques représentations—d'ailleurs... et cela me permettrait de réaliser mon rêve."

"Ce n'est que de l'argent dont il s'agit? reprit Napoléon, en souriant. Tenez, fit-il, après avoir ouvert son secrétaire et y avoir pris une liasse de billets... achetez Brunoy, mon cher Talma, mais restez à Paris."

Voilà, certes, un moyen de se dérober aux demandes de congé, dont je livre la méditation à mon ex-administrateur et ami M. J. Clément, sans me dissimuler, toutefois, qu'il ne peut manquer de me répondre que ce qui était alors possible et même de toute justice pour Talma, étant donné la situation actuelle, serait indubitablement la ruine de la Société... FREDERIC FEBVRE.

—Monsieur préférait que c'est vous, monsieur Talma, qui l'avez autorisé à se placer dans la coulisse?

—Moi? répondit Talma d'un ton étonné, presque sévère. Mais, en voyant l'attitude suppliante, l'expression d'angoisse qui se peignait sur le visage de l'inconnu, dont les yeux lui criaient: Par pitié ne me faites pas chasser! Je serais si heureux de vous entendre! que, devant cette muette prière: "Oui, c'est moi qui ai placé monsieur! répondit le célèbre comédien d'une incontestable valeur. J'ai nommé M. Berthoullier. D'jà la reine Victoria avait elle-même accordé cette inappréciable faveur au regretté sir Henry Irving, que la correction, l'élégance d'un talent très personnel, désignait particulièrement à la faveur royale."

—Monsieur Talma, ce n'est pas moi qui vous ai autorisé à vous présenter ainsi devant l'Empereur, mais c'est vous qui avez obtenu l'indulgence de Sa Majesté. Vous n'avez rien de mieux à me proposer que de rester à Paris, à attendre le moment où l'Empereur sera de retour à Paris, et de vous présenter à ce moment-là, comme vous l'avez fait, devant Sa Majesté? "Non, sire, il existe, à Brunoy, une petite propriété, une souriante maison où je serais heureux de vivre, quand pour moi aura sonné l'heure de la retraite, mais pour me rendre acquiescent, il me faudrait ce que je n'ai pas... il se présente une occasion, en m'offrant de donner, à Lyon, quelques représentations—d'ailleurs... et cela me permettrait de réaliser mon rêve."

—Ce n'est que de l'argent dont il s'agit? reprit Napoléon, en souriant. Tenez, fit-il, après avoir ouvert son secrétaire et y avoir pris une liasse de billets... achetez Brunoy, mon cher Talma, mais restez à Paris."

Voilà, certes, un moyen de se dérober aux demandes de congé, dont je livre la méditation à mon ex-administrateur et ami M. J. Clément, sans me dissimuler, toutefois, qu'il ne peut manquer de me répondre que ce qui était alors possible et même de toute justice pour Talma, étant donné la situation actuelle, serait indubitablement la ruine de la Société... FREDERIC FEBVRE.

Le terrorisme dans le Kentucky. Brownsville, Ky, 11 août.—Des "Night Riders" masqués ont gravement blessé, la nuit dernière, un fermier de cette localité et ont enlevé Andy Farris, un autre fermier et deux femmes, de leurs domiciles respectifs, et après les avoir emmenés à quelque distance dans les bois les ont fouettés jusqu'au sang.

Farris a subi stoïquement l'infâme traitement, par contre les deux femmes ont poussé des cris déchirants demandant grâce à leurs bourreaux.

Malgré leurs supplications les "Night Riders" les ont fouettées jusqu'à leur faire perdre connaissance.

La blessure du fermier Minton est des plus sérieuses et l'on doute de son rétablissement.

Accusation portée contre deux révolutionnaires mexicains. San Antonio, Texas, 11 août.—Une formelle accusation d'avoir violé les lois de neutralité des Etats-Unis a été portée contre le colonel José Rangel et le journaliste Thomas Sarabia, les deux révolutionnaires mexicains qui ont été arrêtés hier à San Antonio par des marshall des Etats-Unis.

Une perquisition opérée au domicile des deux inculpés a amené la découverte d'une grande quantité de fusils et de munitions de guerre, ainsi que de nombreux documents et dossiers qui tendraient à prouver qu'une véritable organisation s'est formée sur le territoire des Etats-Unis dans le but de provoquer une insurrection au Mexique.

Le colonel Rangel, interrogé aujourd'hui par l'attorney fédéral a avoué qu'il avait pris part, l'été dernier, à un soulèvement au Mexique, mais que depuis son départ de ce pays, il n'avait jamais eu aucune relation avec le comité révolutionnaire.

M. Thomas Sarabia est le directeur d'un journal mexicain publié à Austin, Texas, dans l'intérêt du parti libéral de ce pays.

La Fédération des Sociétés Catholiques se réunira à la Nouvelle-Orléans. Pittsburg, Pa., 11 août.—La prochaine Convention de la Fédération Américaine des Sociétés Catholiques, sera tenue à la Nouvelle-Orléans. Cette décision a été prise aujourd'hui par les membres de la Fédération, réunis à Pittsburg, après un vote animé.

Un record. Milan, Italie, 11 août.—Le ballon "Albatros", piloté par le lieutenant Mira, a atterri hier, pendant une ascension, la formidable hauteur de 11,500 mètres, c'est à dire un peu plus de 7,000 milles, établissant ainsi un record mondial de l'altitude.

Revue des Deux Mondes. 22, rue de l'Université, Paris.

Sommaire de la Livraison du 1er août 1909. I.—1859-1909—Les préliminaires de la paix (11 juillet 1859)—Journal de la mission à Vienne après de l'Empereur d'Autriche, par le Prince Napoléon.

II.—La croisée des chemins, première partie, par M. Henry Bordeaux.

III.—Notes d'une Voyageuse en Turquie (avril-mai 1909), II—par Mme Marcelle Tinayre.

IV.—L'Inde aux Indous, par le commandant A. Davin.

V.—George Sand.—Lettres à Poncey.—I.—La Littérature prolétaire (1842-1848), par M. Samuel Rocheblave.

VI.—Figaro et ses Devanciers.—III.—Vers la Révolution, par M. Funck-Brentano et Paul d'Estades.

VII.—Grundtvig et le réveil du Danemark, par M. L. Paul-Dubois.

VIII.—Une ambassade du Pape Alexandre VII au Roi Charles VIII.—Le cardinal François Piccolomini, par M. Ch. Maumenné.

IX.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française.

X.—Bulletin Bibliographique.

l'ée de coupe de revolver et a été déposé sans demander son reste. Des traces de sang relevées dans le voisinage de la maison font présumer qu'un des projectiles s'est arrêté sur le toit. Les agents du cinquième precinct ont ouvert une enquête.

Un nouveau quai pour l'embarquement du bois.

La Commission du Port a publié des annonces pour la construction d'un nouveau quai, d'une longueur de 1,500 pieds, qui sera spécialement affecté à l'embarquement des bois de construction. Les soumissions seront reçues jusqu'au 7 septembre. On estime que le coût total de ce quai s'éleva approximativement à 100,000 dollars.

Trois navires pourront s'y amarrer simultanément.

Un amateur de bière.

Peter Foss, un jeune homme employé dans le café de Charles Trapp, à l'angle des rues Derbigny et Jackson, a été arrêté hier matin sur la plainte de son patron.

Foss est accusé d'avoir commandé deux barils de bière dans une brasserie de voisinage au compte de Trapp et d'en avoir parité, bu le contenu en compagnie de quelques amis.

Une accusation de vol a été déposée contre lui et il sera prochainement traduit devant la Cour criminelle.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 15. Un an | 90... 6 mois | 55... 3 mois | 30...

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 95.00... Un an | 50.00... 6 mois | 30.00... 3 mois | 15.00...

EDITION DU DIMANCHE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 50.00... Un an | 25.00... 6 mois | 15.00... 3 mois | 8.00...

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

DEUXIEME PARTIE

LA FILATURE

UN FILS DE LA CARRIERE

tombent toujours sur leurs pattes!

Antoine s'amusait énormément, mais il était impatient de pouvoir causer en particulier avec Major, et de lui apprendre le lâchage de Vanart. Un moment, il est l'idée de lui, faire porter un mot dans sa cabine, mais il renonce vite à l'exécution, pas assez rapide et trop dangereux. Il se guide, en attendant, sur l'attitude de Major, qui n'avait pas l'air de faire plus attention à lui que s'il eût ignoré son existence. Cependant, la conversation était devenue générale. Cela devenait pareil aux rumeurs qui s'élevaient au pied de la tour de Babel. Major, continuant son rôle de Marsaillais, paraissait prêt à parler aux propos échangés autour de lui. Et vite dépit de ne rien comprendre à ce que disaient entre eux les Russes; dépit de ne point saisir le sens des paroles échangées entre l'Américain et ses trois filles, qui s'entretenaient visiblement de lui, il se tourne vers Dupuis, et avec son sourire le pas amical, il lui demande:

—Vous êtes Français, à ce que je vois? Ah! mon cher compatriote, que je suis heureux de vous serrer la main! Cela fait plaisir, dans ces parages incertains, de voir la figure loyale d'un habitant de son pays. Vous boirez bien un verre de champagne avec moi?

—Et si vous remeriez! dit froidement Dupuis.

—Vous êtes souffrant? Oh! alors, je vous demande pardon! Mais il est excellent, je vous assure. Un verre, un simple verre! Allons! C'est dit?

—Diable d'homme! fit Dupuis. Il n'y a pas moyen de lui résister!

Et il présente Antoine à Major: —M. George Gray, de Boston. —Boston! fit le Marsaillais! Ça me rappelle des souvenirs.

—Vous êtes déjà allé dans cette ville?

—Pas du tout, mais j'ai joué un jeu qui s'appelait, comme cela. Et familiar, adieu, sans façon, le Marsaillais "entreprit" George Gray.

—J'ai l'intention de m'établir par là, mais le malheur, c'est que je n'y connais personne. Seriez-vous assez aimable pour m'y présenter?

—Pilote! s'écria Antoine, j'osais la surprise.

—Oui, m'y recommander à vos amis et connaissances, afin que j'y trouve une situation en rapport avec mes talents. Pour la comptabilité, vous savez, je ne crains personne!

Dupuis eût voulu lui en recommander Antoine: —Hein! semblait-il dire: ne l'avais-je pas deviné? C'est un calculer en fait! Pas de doute!

Antoine répondit à Major: —Certes, je serai de vos mieux pour vous être agréable.

—Moi! vous êtes un chic garçon! s'écria le Marsaillais, en serrant vigoureusement les mains d'Antoine. A la bonne heure vous n'êtes pas emporté, vous! Nous allons trinquer, s'il vous plaît!

Et après avoir rempli trois coupes de champagne, Major se leva, le verre en main: —Je bois, dit-il, à la santé des passagers malades!

Il mit dans ce toast imprévu, un tel accent qu'Antoine et Dupuis tressaillèrent tous les deux, sans doute pour des raisons différentes. Antoine prêtait une attention extrême aux faits et gestes de Major, il tâchait de deviner, parmi toutes les folles déclarations par le Marsaillais, un signe, une indication, et il lui semblait bien que l'allusion aux passagers malades correspondait à quelque chose de sérieux.

Major ne voulait-il pas parler de volent reboché? Etait-il impossible que le bandit se fût embarqué sur l'"Ema" sans être vu de ses autres voyageurs, puisque Major lui-même, avait réalisé ce tour de force? Tout au moins d'espérances s'élevait aux yeux du jeune homme. Le fol lui était revenue complètement et ne devait plus l'abandonner, jusqu'à la fin des aventures qui allaient se produire, nombreuses, au cours de sa fantastique expédition.

Il n'est pas le temps de réfléchir beaucoup. Le Marsaillais venait de susciter un autre incident, pour l'amusement de la galerie. Il s'était campé devant les trois filles de l'Américain, et leur racontait des choses folles, en adressant de préférence à celle des trois qui paraissait avoir remarqué Antoine d'une façon particulière. Mais un grand désappointement de l'orateur, la jeune fille, qui écoutait cependant avec un sérieux et une attention extrêmes, se contenta de dire: "I don't understand!" (Je ne comprends pas.)

Elle ne comprenait pas, et attendait l'air d'en être sincèrement déçolé. Major parut plus déçolé qu'elle; il médita quelques temps, et se décida: —Monsieur, dit-il à Antoine, savez-vous ce que cette jeune fille vient de me répondre? Il me semble que vous ne nous entendez guère?

—Elle dit qu'elle se vous comprend pas!

—Ah! très bien! moi, je pense que le français, tel que le parle cet accent clair que le soleil. Faut-il qu'il y ait des intelligences espagnoles! C'est dommage! J'avais tourné, pour ces trois demoiselles, un si joli compliment! Mais, j'y songe: vous savez leur langue?... Vous pourriez me servir d'interprète?

—Parfaitement!

—Et bien, dites leur donc que je les compare aux sirènes qui chantaient autrefois dans les

mers de mon pays! Dites leur, trouvez de l'air! qu'elles sont si belles que je les trouve dignes d'être Marsaillaises!

Antoine s'étonna, et à la grande joie des trois Américaines, reproduisit, en anglais, ce mariage d'interprète dont la traduction littérale offrait quelque difficulté. Un triple éclat de rire fit la récompense de Major. Le glorieux était désormais rompu, et un "firt" innocent allait commencer. Antoine allait avoir fort à faire, dans ses fonctions d'interprète, car le père des jeunes filles, à son tour, les charges de transmettre une demande à Major:

—J'ai remarqué, disait l'Américain, que le mister Français a une prononciation excellente. Il articule parfaitement. Consentirez-vous à donner quelques leçons de français à mes filles? Je sais M. Lamb, de Bliox (Mississippi).

Des qu'Antoine eut traduit, Major répondit tout de suite: —Mais parbleu! j'accepte! Nous allons commencer tout de suite. Dites à M. Bliox, que Justin Polycarpe, de Marseille, enseignera les beautés de la langue française à ses demoiselles!

—Non! M. Lamb, de Bliox. —Parfaitement: M. Jamb! Eh bien! quand il vaudra. Mais M. Lamb, homme méthodique, n'était pas assez pressé. Il voulait la leçon pour l'après-midi, dans le salon de conversation.

Major était, du coup, devenu le héros de l'"Ema". Son cours de français devait amener dans le salon, tous les passagers valides. L'attitude qu'il avait prise lui permettait de se montrer familier avec tous, de se mêler à chaque conversation, de questionner, d'écouter, de se promener partout, sans éveiller aucun soupçon.

Antoine espérait que l'inspecteur se serait attardé dans la salle à manger, et que Dupuis, une fois étoigné, il lui eût été facile d'échanger quelques mots essentiels avec Major. Mais celui-ci, se levant vivement de la table, se jeta dans les bras de Dupuis, qui paraissait plutôt froid, sans Antoine, et demanda s'il pouvait parler au capitaine chef, à qui, disait-il, il avait à faire les plus importantes recommandations pour le menu du déjeuner de onze heures.

—Quel original! dit Dupuis, quand Major se fut éloigné. —Qu'en pensez-vous? demanda Antoine, qui jahlait intéressé.

—Je vous le répète: rien de bon. Mais bah! chacun pour soi ce monde. En tout cas, j'espère bien que vous ne serez pas son répondant à Boston!

—Oh! soyez tranquille! s'écria Antoine. Je compte bien sur vous pour m'aider à le perdre, une fois à terre!

—C'est ça! dit Dupuis, avec